

Automne 2008

Athènes, la mémoire de l'Occident

PAR JEAN-MICHEL GALY, MAÎTRE DE CONFÉRENCES À L'UNIVERSITÉ DE NICE SOPHIA-ANTIPOLIS, SPÉCIALISTE DE L'HISTOIRE DES IDÉES DANS L'ANTIQUITÉ



Vue sur Athènes ■ J.-M. Laurent

Un voyage dans le temps

Peu de voyages ont des allures de pèlerinage comme celui à Athènes, où l'on chemine parmi les oliviers de la voie Sacrée. On se hisse, de marche en marche à travers le site des Propylées, jusqu'aux grâces studieuses des colonnes du Parthénon.

Parvenu sur l'esplanade éblouissante de lumière et le temps d'une méditation, le visiteur devine qu'il vient de renouer avec l'antique fil de sa mémoire. C'est en effet à Athènes que le voyageur occidental est né, qu'il vienne d'Occident ou qu'il ait été nourri de cette culture.

En ces lieux, une sorte de renaissance s'est accomplie, portant celui-ci sur les fonts baptismaux de la pensée moderne. Il est sur la ligne de rupture qui sépare les vieilles et grandes civilisations de Mésopotamie, d'Égypte, du proche et du lointain Orient – parmi lesquelles il sera toujours un étranger – de cette civilisation de rocaïles et d'anses marines où il se sait déjà chez lui.

Mais il ne le perçoit jamais avec autant d'intensité que dans la cité d'Athéna, cette Athènes en laquelle semble se résumer toute l'histoire de la Grèce, antique comme moderne.

À la recherche des origines

Les vieilles civilisations ont toutes un point commun, ou plutôt, une perspective commune : elles regardent le monde et son histoire sous l'angle du Premier Jour, pour parler comme les Égyptiens de l'Antiquité. Elles imaginent que c'est alors que tout est apparu : les espaces éthérés du ciel comme les vastes étendues sur la terre ; les dieux, dans toute leur puissance et leur formidable énergie, comme les sociétés humaines, dans la minutie de leurs pratiques et la complexité de leurs rituels ; les savoirs les plus sophistiqués et les sagesses les plus profondes comme les pratiques artisanales les plus élaborées. Certes, ces antiques sociétés savent qu'elles sont sujettes à des accès de faiblesse ou des excès d'orgueil, mais elles en connaissent le remède infailible. Il s'agit de remonter le temps, par un effort de la mémoire collective, jusqu'à cet instant premier où les origines ont fait place aux hommes et aux sociétés.

Alors, puisant leur force aux matrices premières de l'univers et pénétrant "dans la chambre des archétypes", comme le chantaient les Mésopotamiens, ces épures – esquisses parfaites de toutes les copies à venir – régénèrent l'éther et réactualisent le monde : l'harmonie du cosmos n'a alors d'égale que la concorde retrouvée dans la société des hommes et l'équilibre restauré au cœur des individus qui la composent.

Dans ces vieilles civilisations, la vertu ne réside pas dans l'innovation, mais dans la tradition. Elle ne prône pas l'adaptation, mais la restauration. Elle se nourrit de la mémoire du passé et se méfie de toute amnésie comme la cause la plus assurée de mortalités individuelle et collective. Hors de la tradition, point de salut ! La révolution, pourquoi pas ? À condition que la société revienne, à l'image des astres et de leur course circulaire, à son point d'origine.

En ces temps-là, c'eût été un contresens absolu que de penser qu'un jour certains voudraient faire table rase du passé. Cette façon de voir les choses, qui perdure d'ailleurs dans quelques civilisations actuelles, se vérifie partout, y compris dans l'espace et le temps où vint s'inscrire la civilisation grecque.



Colonnes du Parthénon ■ J.-M. Laurent

L'âge d'or mycénien

Mycènes, berceau de la culture grecque



Sphinx dans le musée de l'Acropole ■ J.-M. Laurent

Archéologues et historiens se disputent encore sur la date à laquelle les premières populations de langue grecque pénétrèrent dans ce qui sera appelé plus tard la Grèce.

Toujours est-il que les fouilles archéologiques attestent de la présence des premières tribus dans la péninsule grecque dès la première moitié du II^e millénaire avant l'ère chrétienne.

Ce sont autant de lieux que l'on a l'habitude de regrouper sous l'appellation commode de "civilisation mycénienne" – du nom de cette Mycènes "riche en or", comme le chanta beaucoup plus tard Homère, à l'image des cercles royaux de tombes exhumés en ce lieu entouré de son enceinte cyclopéenne.

La mise à jour d'un grand nombre de tablettes, déchiffrées seulement au lendemain de la seconde guerre mondiale, lors de fouilles menées dans les innombrables principautés mycéniennes qui constellent le paysage de leurs blocs écroulés et – indirectement – le témoignage des épopées homériques, nous apportent aujourd'hui une assez bonne connaissance, moins de son histoire toujours obscure dans le détail, que paradoxalement dans sa pratique de l'échange et de la comptabilité, dans certains de ses usages religieux ou dans la nomenclature de ses divinités. Les grands textes de son histoire ou de sa littérature, probablement composés, comme partout ailleurs, surtout de chroniques et de psaumes, devaient être consignés sur des papyrus qui se sont rapidement délités en raison d'un climat loin d'être aussi sec que dans les sables d'Égypte. Or, la lecture de ces tablettes, composées en langue grecque mais dans la forme de l'écriture crétoise, ne nous révèle rien de réellement novateur au regard de ce que nous connaissons déjà des civilisations environnantes, comme celle, un peu antérieure, illustrée par les idoles dites cycladiques.

Un modèle palatial

On peut également le voir dans les peintures de l'île de Théra ou par le mode de civilisation des grands palais crétois, largement imité dans les fragments de fresques qui subsistent des citadelles de Mycènes et de Tirynthe, ou dans les civilisations plus lointaines de la Méditerranée orientale, qui paraissent avoir exporté leur modèle de société en ces lieux.

Ce modèle, les spécialistes le qualifient de "palatial", car le palais constitue une sorte d'axe du monde, par lequel on peut pénétrer, grâce à la connaissance de la parole et du geste consacrés, jusqu'au lieu divin où résident les archétypes, centre de toute mémoire et source de tout pouvoir.

Du reste, on peut imaginer que, même lorsque la civilisation mycénienne eut disparu à l'extrême fin du II^e millénaire, le modèle continua à s'imposer quelque temps encore. Ainsi le laissent penser les rares informations qui éclairent d'une faible lueur les trois siècles suivants,

que les historiens qualifient volontiers de "siècles obscurs". Cependant, la société grecque de ce temps-là n'opposait pas de véritable obstacle à la force, et surtout au prestige, du modèle palatial : au fond, elle voyait les choses du même point de vue et semblait toujours entrer dans l'avenir les yeux fixés sur le passé !

Pourtant, les choses ont rapidement changé, car des formes innovantes de civilisation se manifestaient déjà çà et là, n'attendant qu'un hasard de l'histoire pour se regrouper en une gerbe étincelante au cœur de la cité d'Athéna.



Sur le site de Mycènes ■ O.N.H.T.

Une série de transformations

La création des lois

Une formidable mutation commença à se produire dans quelques cités commerçantes de la Grèce d'Asie et des îles, ainsi que dans les cités de colonisation que les marins grecs, guidés par des aristocrates, essaïmaient sur tout le pourtour de la Méditerranée.

À Milet, quelques sages au contact des vieilles civilisations du Proche et du Moyen Orient interprétaient le monde d'une toute autre façon. Thalès, Anaximandre et Anaximène – pour ne parler que des plus connus – recherchaient, sous la mouvance des phénomènes physiques, un principe d'unité. Ils inventèrent des lois qui semblaient inhérentes à la nature, plutôt que d'établir de longues listes d'événements dus aux caprices de divinités en mal de puissance.

Là où l'on attendait des théologiens, apparurent des spécialistes d'un genre nouveau, qui pouvaient passer pour des physiciens ou des météorologistes. Hécatee de Milet, de son côté, délaissait le vieux mode de description et de narration antiques pour inventer ce qui deviendrait un jour prochain la géographie et l'histoire.

Un peu partout en Méditerranée et dans cette terre de colonisation si dense qu'elle recevait le nom de Grande Grèce, des formes inédites y faisaient jour, qui n'existaient nulle part et pourtant puissamment présentes. Sans elles, l'univers semblait peuplé d'accidents que les anciennes civilisations tentaient de regrouper en des catalogues qu'elles voulaient exhaustifs mais qui, pourtant, laissaient s'échapper la réalité par une étrange systématisation.



L'ancienne Agora de Cos ■ O.N.H.T.

Ces figures s'appelèrent trigones, tétragones, hexagones, diamètres, angles, centres...

On parla de diagrammes, de schémas, de théorèmes, de mathématiques... On bâtit des théories qui étaient autant de vues de l'esprit mais qui, étrangement, rendaient compte de la réalité.

Certes, les tablettes de Mésopotamie ou les papyrus d'Égypte nous avaient livré des croquis et des calculs, mais bizarrement pour notre esprit scientifique, les premiers étaient cotés et les seconds se confondaient avec le résultat d'opérations déjà effectuées, comme si les scribes du moment imitaient des problèmes résolus pour élucider d'autres énigmes très particulières restant encore à démêler !

Désormais, rien de tel n'était donné en exemple : il s'agissait d'une sorte de solution universelle que l'on voulait valable en tout temps et en tous lieux. Ailleurs, du côté de Cos et de Cnide, des médecins d'un genre inédit révélèrent au monde étonné que, pour qu'il y ait des médecins et des malades, il fallait diagnostiquer des maladies. Il était donc nécessaire de les décrire en elles-mêmes, comme des sortes de figures abstraites de tous les cas particuliers, et on pouvait dresser un schéma à base de signes déjà cliniques.

La maladie fit ainsi son entrée dans la médecine. Du côté de la Sicile, certains en vinrent même à poser les bases d'un art de parler et de disputer là où ne semblaient exister que des formules convenues, auxquelles la remémoration dans l'apprentissage conférait valeur d'exemplarité et d'autorité.

Des écoles de pensée

Partout, la discussion agita les esprits et les premières écoles de pensée se plaisaient à mettre en compétition les arguments des meilleurs esprits du moment.

Il serait aisé, mais fastidieux, de pointer les diverses fractures qui agitaient alors le monde grec et qui n'attendaient que de se combiner en un même lieu et un même temps pour faire naître une société proprement révolutionnaire.

Ces manières de voir avaient ceci de novateur qu'elles bouleversaient la tradition et plaçaient la connaissance moins dans la mémoire des archétypes du Premier Jour que dans l'invention projetée de prototypes, jamais définitivement acquis ou établis, mais toujours ajustables aux réalités du monde ; sans cesse dépassés par d'autres prototypes, qui semblaient à chaque fois plus performants jusqu'à ce qu'ils fussent dépassés à leur tour.

Là où la tradition repliait la réflexion sur le passé, l'innovation ouvrait le champ de l'avenir à la pensée humaine. Quand les vieilles civilisations entraient dans l'avenir à reculons le regard tourné vers le passé, la civilisation grecque voyait dans l'avenir le temps de l'espérance et de la connaissance humaines.

Les raisons de ces mutations

L'écriture

On peut toujours spéculer sur les raisons profondes qui provoquèrent un tel bouleversement, mais il faut souligner que cette rupture fut accompagnée et certainement fortifiée par deux inventions capitales. En effet, au moment précisément où il convenait de mémoriser le modèle acquis pour le dépasser par un modèle plus performant, le monde grec, qui avait fini par perdre toute mémoire de l'écriture au milieu des ruines de la civilisation mycénienne, prit connaissance, dans la fréquentation commerciale des marins phéniciens, d'une écriture à quelque trois dizaines de signes.

Elle était utilisée par les Phéniciens comme une sorte de sténographie, leur permettant de transcrire les sonorités difficiles de langues qui leur étaient étrangères. Cette écriture n'avait ni la beauté ni le prestige des grandes écritures cunéiformes ou hiéroglyphiques. Ce n'était que l'alphabet, dont l'élaboration allait révolutionner la transcription de la parole et donc de la pensée ! Il n'est pas certain que cette invention de portée universelle puisse être la raison profonde des bouleversements idéologiques de cette époque.

Au contraire, il semble que ce fût le changement de mentalité à l'œuvre dans le monde grec qui allait donner à cet outil incomparable une telle efficacité. Car on constate désormais que le scribe, qui n'était de fait qu'un artisan de l'écriture, est devenu philosophe. De plus, alors qu'une partie infime de la population des vieilles civilisations savait écrire et donc lire, les esclaves pratiquèrent rapidement l'écriture et donc la lecture dans les cités grecques. Quand l'illettrisme était la règle, il devint l'exception, ce qui ne pouvait rester sans effet sur le développement des nouvelles façons de penser et de raisonner.

La monnaie

Quelques décennies plus tard, au contact des royaumes situés derrière la frange littorale du plateau anatolien qu'occupaient alors des cités marchandes comme Milet ou Éphèse, les Grecs découvrirent d'étranges petits morceaux d'or, d'argent ou de cuivre qui tenaient lieu de troc dans les échanges commerciaux.

Il ne s'agissait alors que d'une miniaturisation des lingots de métal que l'on trouve dans les musées et qui étaient plus faciles à manipuler que les belles esclaves ou les trépieds de bronze, qui constituaient les étalons monétaires dans les épopées homériques. Ce sont les Grecs qui, animés d'un esprit novateur, en usèrent comme monnaie, bientôt frappées par chaque cité.

Du reste, la frappe d'une monnaie est le signe le mieux assuré de l'indépendance d'une communauté constituée de citoyens libres et égaux. Une fois le mouvement acquis, une économie de marché se mit en place, avec ses banquiers et ses comptoirs bancaires, ses lettres de change et de crédit, ses prêts qui font des "petits" et ses placements tarifés selon le risque.

Cette invention ne resta pas sans effet sur les nouvelles manières d'appréhender les choses. En effet, de même que l'alphabet vaut pour toutes les expressions sonores au travers d'un si petit nombre de signes que chacun semble avoir valeur universelle de transcription, la pièce de monnaie équivaut de la même façon à tous les biens matériels et immatériels qui s'échangent dans le commerce. Là où régnait en maître le cas particulier parce que bien réel, se manifeste désormais une sorte d'épure qui tire son pouvoir de son évidente, bien qu'irréelle, présence au monde. Dans cette conjonction de trouvailles inédites il allait désormais passer un souffle nouveau sur le monde.

Athènes, au sommet de sa puissance

Le rayonnement de la ville

Athènes ne s'était pas vraiment distinguée jusqu'alors dans l'histoire, laissant aux grandes cités de la colonisation à l'Orient comme à l'Occident méditerranéens la direction intellectuelle



La bibliothèque d'Éphèse ■ A.V.

et économique du monde grec. Mais, en quelques décennies, tout allait changer au point que la cité d'Athéna se mit à revendiquer l'hégémonie sur une multitude de cités grecques, jalouse de leur indépendance, mais incapable d'envisager de se fédérer, sinon sous la houlette du plus fort.

À l'extrême fin du VI^e siècle, Clisthène ouvrit la voie à un régime inédit de gouvernement, qui reçut le nom de démocratie. Périclès, peu après, renforça le système, lui donnant un lustre et un prestige tels que l'historien moderne se plaît à désigner cette époque du nom de "siècle d'or de Périclès". La ville se couvrit de monuments exemplaires, à l'image de l'Acropole sur laquelle se dressent le Parthénon et la statue en or et ivoire de la déesse poliaide, dont Athènes tire son nom, Athéna. Certes l'esplanade sacrée, qui rutilait sous les ors des ex-voto, a bien été dévastée au début du siècle par les Perses de Darius et de Xerxès, mais

la cité a su résister d'abord à Marathon puis à Salamine.

Cette double victoire l'a remplie de confiance et de force, d'autant qu'elle a su développer une prospérité économique qui en a rapidement fait la capitale marchande du monde grec, grâce à l'audace de ses marins, au caractère entreprenant de ses marchands et à l'habileté de ses artisans. Tout fut reconstruit en plus beau et en plus grand. Cet éclat nouveau la désignait naturellement pour assurer la direction du monde grec dans l'attente toujours redoutée que les Perses ne tentent, une troisième fois, de forcer le destin sur ses frontières occidentales.

Une nouvelle alliance

Les cités grecques se regroupèrent autour d'elle en une sorte d'alliance défensive, bâtie d'abord sur un pied d'égalité ; puis, peu à peu, le partage des responsabilités fit place à un empire maritime qu'Athènes se préparait à gérer avec quelque rudesse. Les fonds abondèrent en un trésor déposé dans l'île de Délos, au centre de l'alliance, jusqu'à ce qu'au milieu du V^e siècle, par un coup de force très autoritaire, la démocratie athénienne le confine sur l'Acropole, à son profit presque exclusif.

Cette position privilégiée, source de prospérité et de prestige, attira alors tout ce que le monde grec connaissait d'intellectuels et de savants, qui séjournèrent et s'installèrent à Athènes.

La cité d'Athéna devint la capitale économique et intellectuelle du monde grec et le resta pendant près de deux siècles.

Évidemment, chacun amenait avec soi sa part d'innovation et tous s'efforcèrent de l'ajuster en une nouvelle vision du monde et de l'homme. C'est alors que s'est dressée une génération d'individus

étranges, parce qu'étrangers à tout ce que l'on a connu jusqu'alors. Les Athéniens en prirent d'ailleurs conscience : leur théâtre retentit des échos de cette formidable mutation au point qu'un auteur comique parmi les plus fameux, Aristophane, en tira la matière de ses comédies et que nombre d'historiens et de politiques pointèrent du doigt les mouvements à l'œuvre dans la société du temps.

Tout se passait comme si la nouvelle génération n'avait plus rien à voir avec l'ancienne ou, plutôt, comme si Athènes se peuplait d'une tribu de révolutionnaires enthousiastes voulant faire table rase du passé.

Un air d'entente semblait alors les relier en un tableau de famille où l'homme moderne sent confusément qu'il y a certes eu des civilisations prestigieuses avant la Grèce, mais il n'est pas des leurs et si la civilisation commence à Sumer, lui est indubitablement citoyen d'Athènes.



Les Caryatides sur l'Acropole ■ J.-M. Laurent

Une révolution culturelle

Les écoles de philosophies

L'histoire, qui n'était que chronique, est là désormais avec ses lois et ses enquêtes ; ses pères ont pour nom Hérodote et, avec lui, Thucydide et Xénophon, des Athéniens d'adoption ou de souche.

Déjà se bousculent et se disputent les écoles de philosophie, non plus attachées à quelques sages distillant l'illumination d'un savoir inspiré, mais fiévreuses de débats et de controverses autour de personnalités passant par Athènes – comme Protagoras et Gorgias –, ou issues du terroir de l'Attique – comme Socrate et son disciple le plus fameux, Platon, qui allait bientôt fonder l'Académie.

Là où régnaient peu de temps auparavant des monarques et des tyrans dans des formes de gouvernement héritées encore du passé, se pressent désormais des citoyens souhaitant faire valoir leur opinion. Ils désirent engager l'action, par le fait inédit du vote majoritaire dans des assemblées régies selon la règle démocratique et agitées par la rhétorique de politiques soucieux d'emporter l'adhésion de leurs concitoyens, par la seule force d'une éloquence cadencée.

Dans les rues et les places, les salons de coiffeurs ou autour des étals de marchands, la discussion est libre, animée et contradictoire, comme le souligne dans l'une de ses plaidoiries l'orateur Lysias, originaire d'Athènes. L'on se plaît à s'exercer au verbe et à la satire, il arrive souvent que l'on verse dans la caricature et dans la raillerie.

Le règne de la pensée

La scène du théâtre de Dionysos est le lieu privilégié de la liberté de parole et les auteurs ne s'en privent pas, soit sous la forme faussement mythologique de la tragédie, soit directement dans une forme étonnamment moderne qui annonce déjà nos "Guignols de l'Info". Du reste, le théâtre est une spécificité d'Athènes, qui a laissé aux sanctuaires la représentation des drames sacrés ; c'est même là, dans la raillerie et devant quelques milliers de citoyens assemblés, que se forge la conscience d'appartenir à une cité peuplée d'étranges animaux qui s'adonnent à un culte inédit : celui de la Raison.

Certes Aristophane excelle dans le genre, mais ils sont quelques centaines – comme Cratinos et Eupolis, ses rivaux souvent vainqueurs au concours – à ciseler, dans le tranchant de la raillerie, l'homme nouveau et la société nouvelle. Ils sont tous d'Athènes, comme le sont ces architectes qui introduisent le nombre dans la structure des temples et la perspective de leurs colonnes, ou ces sculpteurs qui voient le nombre d'or dans le torse de leurs statues. La musique ploie même sous des tonalités si nouvelles qu'elle en reste étourdie.

Les bibliothèques apparaissent moins pour refaire à l'identique, que pour mesurer le chemin parcouru et celui qui reste à faire. Partout le savoir-faire cède la place au savoir-penser. L'orateur philosophe Isocrate avait bien perçu qu'il y avait là une sorte de révolution culturelle. Ainsi, pour justifier les prétentions de la cité d'Athènes à l'hégémonie, il déclarait dans son Panégyrique que "grâce à Athènes, le nom d'Hellènes semble désigner moins une race qu'une forme de pensée", ajoutant, pour toutes les générations présentes et à venir, que "l'on mérite plus encore d'être appelé Hellène, si l'on a reçu la culture athénienne que si l'on est seulement d'origine hellénique".

Une renaissance

On connaît la suite. Rome vint. Mais, comme le reconnaît le poète latin Horace, "la Grèce conquise conquiert son farouche vainqueur", non par les armes, mais par l'esprit. À la chute de Rome, Byzance assura l'héritage et conserva, dans ses monastères et ses bibliothèques, une vaste partie de la culture antique. Au moment où Byzance cédait sous la pression des Turcs, les ouvrages passèrent dans les cités d'Europe occidentale, qui sortaient du Moyen Âge, cependant que d'autres œuvres, que l'on croyait perdues, se transmettaient en belle écriture arabe.

Tout était prêt pour une Renaissance, qui allait être celle de la culture antique. Alors, les fils

de la raison, un temps distendus, se renouèrent. Partout, la révolution culturelle était à l'œuvre. L'Occident proche ne lui suffit plus : elle atteignit bientôt les pays du lointain Occident, comme ceux de l'Extrême-Orient, et se déploya jusque dans des contrées où les astres inversent leur course. Même les chemins du ciel lui étaient désormais ouverts.

Athènes, qui avait porté, sur les fonts baptismaux de l'histoire, la Raison, cette approche inédite de la pensée humaine, était bien la mémoire de l'Occident, ce prisme au travers duquel nous décodons inlassablement le monde et qui constitue la marque la mieux assurée de notre identité.



Vue du théâtre de Dionysos à Athènes ■ R. Vidonne